

Nouvelles de Rome.

Quatre Cardinaux ont été promus dans un consistoire tenu le 15 mars; ils appartiennent à quatre États différents. L'Évêque cardinal Donnet est français; l'ém. cardinal Lucciardi est piémontais; l'ém. cardinal Andrea est napolitain; l'ém. cardinal Morichini est romain.

Il y a eu des fêtes très brillantes à l'occasion de cette promotion; le lundi 15 et le mardi 16 mars, les quatre princes de l'Église ont tenu leur récépissé solennel et public. Le cardinal Mathieu recevait dans les splendides salons de l'ambassade française, au palais Colonna. Il était assisté par Mgr. l'Évêque d'Autun et par Mgr. l'Évêque de Limoges. Les honneurs de la soirée étaient faits par Mme de Bayneval. Le cardinal de Lucciardi recevait au palais de Santo-Croce, où il résidait avant sa nomination à l'évêché de Sinagaglia, et Mme la princesse Santo-Droce présidait à cette fête. Mme la princesse Sciorsi recevait dans son palais de la place du même nom les personnes qui allaient féliciter le cardinal d'Andrea. Le St. Père avait voulu que le cardinal Morichini fit sa réception dans le grand appartement de l'hôpital du Saint-Esprit.

La fête, interrompue le mercredi, a recommencé le jeudi, et une dernière soirée a réuni dans les mêmes salons toute l'élite de la société romaine et étrangère pour assister à la remise du chapeau, qui a été porté, selon l'usage, par Mgr. Ste. la camerier secret et garde-robe de Sa Sainteté. On a remarqué, dans le discours qu'il y a adressé à S. Em. le cardinal Mathieu, l'expression, au nom du Saint-Père, des bons rapports qui existent entre le Saint-Siège et le chef du pouvoir en France, ainsi qu'avec son représentant à Rome. Son Eminence a répondu par une allocution italienne, pleine des sentiments les plus relevés, sur les devoirs des membres du Sacré Collège et sur la mission catholique de la France, cette fille aînée de l'Église, qui veut vivre pour le soutien de l'Église et qui sait mourir pour sa défense. Ce nobles paroles ont été applaudies par toute l'assistance, et plus vivement encore par les nombreux officiers de l'armée française.

Toute la ville de Rome a pris une part très vive à cette joie et à cette allégresse. Les rues étaient pleines d'une foule joyeuse qui allait voir les illuminations et entendre les concerts qui avaient lieu sous les fenêtres du palais où la fête se célébrait.

DISCOURS DE S. EM. CARDINAL MATHIEU.

Monsieur,

« Mon cœur est en ce moment comme un champ de bataille que se disputent les sentiments les plus divers : la crainte et l'espérance, l'épouvante et le courage, de cruelles angoisses et une douce assurance.

« Quel serait l'avengement de celui qui, à la vue de l'élévation ou de la chute de la dignité de Cardinal et de grande obligation qui y sont attachées, ne serait pas saisi de crainte ? Être Cardinal, c'est être en intime communication avec tout ce qu'il y a de plus saint et de plus divin dans l'Église. Un Cardinal est l'aide, le conseiller, le premier fils du Vicaire de Jésus-Christ. Un Cardinal doit éclairer la sainte Église des rayons de la doctrine et de la sagesse ; la défendre même jusqu'à l'effusion de son propre sang dans les temps de crise, et pendant la paix dont Dieu la fait jouir, il doit toujours être l'ennemi du séducteur infernal et l'ami des gens de bien. Il doit réjoindre et édifier l'Église par la vie la plus chrétienne, par les nobles vertus, par la piété la plus tendre. Il doit l'affirmer par l'humilité, ce solide fondement de tout édifice spirituel ; l'enrichir par l'esprit de pauvreté, qui ouvre tous les trésors célestes. Il doit être affable pour les pauvres pécheurs, ferme et inébranlable contre les scandaleux et les endurcis. Il doit être fidèle au Prince des Pasteurs et lui demeurer toujours attaché dans les moments difficiles, dans les bouleversements des peuples et des États. Il doit toujours avoir l'esprit élevé au ciel, l'intention dirigée vers Dieu ; l'œil de son âme doit toujours être pur, l'énergie de son cœur entière.

« En réfléchissant à cet ensemble de qualités

et de vertus et à la faiblesse humaine, on sent qu'on doit se délier de soi-même, et il n'y a plus lieu de chercher à justifier la crainte et l'effroi que le sentiment intérieur et la religion inspirent ; mais, lorsque la conscience rend témoignage qu'on n'a jamais cherché ni désiré ce périlleux honneur, lorsque le premier maître nous regarde dans sa royale bonté, nous tend le sceptre de son autorité et de sa clémence, le courage se trouve raffermi, l'espérance nous envoie ses rayons et l'âme entre dans la sécurité de la foi et dans la confiance des enfants de Dieu.

« Tels furent mes sentiments à l'annonce inattendue de ma promotion ; tels et plus vifs encore sont-ils dans cette solennité, complétement de ce que sa Sainteté a daigné faire pour moi dans sa bonté. Tous les cœurs sont attachés à Pie IX, au Pasteur des pasteurs, au prince sage, fort et prudent, qui, dans la plus formidable tempête, n'a point désespéré du salut de son peuple, et à qui le Ciel a donné la constance nécessaire pour maintenir ses droits les plus sacrés, spirituels et temporels. Qu'il vive entouré de l'amour de tous et de l'antique fidélité de notre nation ! Fille aînée de la sainte Église romaine, nourrie de son lait, élevée dans son sein, formée par ses lois, la France aura toujours à cœur de vivre pour la servir, de mourir pour la défendre.

« Veuillez, Monsieur, déposer de ma part aux pieds de Sa Sainteté ce faible hommage. Il sera bien accueilli, présenté par un prelat que son zèle, sa fidélité et son attachement à sa personne ont rendu cher au chef de l'Église. »

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 23 AVRIL 1852.

PREMIÈRE PAGE : — Journal d'un confesseur de la Foi (1793—1795). FEUILLETON : — LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES : — 1793—1848. — Seconde partie 1848. — (Suite.)

Despotisme Spirituel (1).

« L'opposition active que Kossuth, sa mission, et la cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie, ont rencontrée la part des catholiques de ce pays, surtout des irlandais naturalisés et des prêtres, a ouvert les yeux à plusieurs sur l'incapacité qui existe entre la démocratie et la cause papale. » National Era (États-Unis).

Nous reproduisons d'un article du Montreal Witness intitulé despotisme spirituel, l'extrait ci-dessus d'un journal des États-Unis. L'écrivain paraît croire que l'hostilité des catholiques envers Kossuth, sa mission et la cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie, et en même temps l'approbation manifestée que donnent la plupart d'entre eux à la conduite politique de Louis-Napoléon, démontrent clairement que l'autorité papale ne peut pas co-exister avec la démocratie ; que les deux principes sont essentiellement opposés l'un à l'autre, et que nul vrai catholique ne peut être, cœur et âme, démocrate selon l'acceptation moderne du mot. Qu'heureux serait notre frère le protestant, s'il voulait toujours apprécier aussi correctement les tendances du catholicisme, comme l'écrivain du National Era l'a fait envers nous, pauvres papistes ; car il nous a fait justice, et rien de plus que justice ! Les catholiques sont opposés à Kossuth, à sa mission, et à la cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie. La démocratie moderne est irréconciliable avec la soumission au Pape et au vérité avec toute autre autorité, et c'est pourquoi, comme notre confrère le conclut, un vrai catholique ne peut être démocrate dans l'acceptation moderne de ce mot.

Mais, de ce qu'un catholique n'est pas démocrate, il ne s'ensuit pas qu'il soit hostile à la vraie liberté, ni l'ami du despotisme. Au con-

(1) Cet article est reproduit du True Witness. (Red.)

traire, voyant que la démocratie et la liberté, non seulement ne sont pas des principes non-identiques, mais absolument in-conciliables ; que la démocratie, partout où elle a triomphé, a toujours été, et sera toujours fatale à la liberté, ce n'est qu'une conclusion légitime des prémisses, que la catholique est favorable à la liberté, parce qu'elle s'oppose à la démocratie moderne, c'est à dire, à la plus vile et la plus dégradante tyrannie sous laquelle le genre humain ait gémi à aucune époque. Non, si le catholicisme était l'ami de la démocratie, il serait en vérité ce que ses ennemis le disent être, en un mot, l'ennemi de la liberté, et l'ennemi de la race humaine toute entière.

Quant à les protestants entendent les catholiques dire qu'ils professent eux-mêmes une véritable adhésion à la liberté civile et religieuse, ils en concluent aussitôt qu'avec les mêmes termes ils adoptent le même sens qu'eux ! Il est notoire que les catholiques ne sont pas amis de la liberté civile et religieuse dans l'acceptation protestante de ces deux mots ; nous sommes souvent rabaisés par nos frères séparés comme des hypocrites ; et comme si nous étions honteux d'une telle imputation, nous cherchons à la déguiser sous le masque de quelques phrases libérales. Tout le différend nait du sens dissimulé que les catholiques et les protestants attachent au mot liberté ; la liberté de l'un est l'esclavage de l'autre.

Si l'on demande à un catholique une définition précise du mot liberté, il la définira une soumission à l'autorité légitime ; dans l'ordre moral, c'est la soumission envers Dieu et son Église ; dans l'ordre civil, c'est la soumission envers les autorités légitimes. Par cette définition, le catholique fait voir que non seulement il ne croit pas que l'autorité et la liberté soient incompatibles, mais s'il croit, que la vraie essence de la liberté consiste dans la soumission à l'autorité, en d'autres termes, à l'ordre.

Le protestant, d'un autre côté, définira la liberté par des négatives. La liberté, comme il l'entend, consiste dans la négation de l'autorité, dans l'absence de tout contrôle, autant que cela le concerne, bien entendu qu'il aura droit à molester et à contrôler les autres, ou, comme il a été dit avec assez de justice : « droit à fouetter ses nègres. » Dans l'ordre civil, la liberté chez lui signifie le pouvoir politique ; dans l'ordre moral, le droit d'accepter ou rejeter la révélation de Dieu aux hommes, suivant qu'il le juge à propos, avec le droit de persécuter et d'opprimer l'Église catholique. Ainsi, tandis que, dans le sens catholique, les anges libres dans le ciel, sont ceux seulement qui se sont soumis à la volonté de Dieu et qui ont reconnu sa divine volonté, le protestant au contraire doit les regarder comme des esclaves méprisables, soumis à un despote absolu, et pleurer en même temps sur la défaite de la cause de la liberté représentée par le démon et ses anges. Avec des idées si différentes de la vraie liberté, on peut comprendre comment les catholiques peuvent être les amis de la liberté civile et religieuse, dans le vrai sens du mot, suivant eux, et être activement opposés à la liberté, telle que représentée par Kossuth, Mazzini, les Suisses radicaux et les coupe-gorges de la Rome moderne. Les catholiques, dit-on, sont opposés à Kossuth, à sa mission, et à la cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie ; c'est vrai. Ils sont opposés à Kossuth, parce qu'ils ne le croient ni un grand homme, ni un homme de bien ; parce qu'ils le considéraient pour l'ennemi et le contempteur de leur Église et de leur religion ; parce qu'ils savent qu'il a été publiquement accusé, à la face de toute l'Europe, par des hommes du plus haut rang, et dignes de toute créance, par les plus braves et les plus probes de ses propres concitoyens, de pratiques malhonnêtes, qui feraient condamner aux galères le dernier des criminels ; et parce qu'étant ainsi publiquement accusés, il n'y a jamais eu de véritable enquête, et n'a nullement tenté de se disculper. Ils sont opposés à sa mission, parce que sa mission, si elle réussissait, aurait pour résultat de lancer leur pays dans un conflit avec toutes les puissances de l'Europe, avec lesquelles il est de la politique et du devoir de l'Amérique de se maintenir en paix ; parce que sa mission est de faire de la grande nation américaine, la propagatrice de la

révolution et de l'insurrection, pour transformer ses enfants en brigands, en maraudeurs, et susciter une autre expédition en Chine sur une plus vaste échelle. Ils sont opposés à la cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie, parce qu'en réalité cette cause est la cause de la tyrannie et de l'oppression ; parce que la cause de la liberté en Hongrie était qu'environ quatre millions de Magyars fussent en esclavage le double d'esclaves et de Croates, entreprise que l'Autriche a humanement et avec justice, empêchée ; parce que la cause de la liberté en Hongrie était, d'après l'assertion même des Magyars, le droit de fouetter leurs nègres. La cause de la liberté, telle que représentée par la Hongrie, est une jolie et belle petite cause dont on peut parler au loin, mais qui ne peut soutenir l'examen de près. Cela rappelle une des faces de Dame Harris, telle que représentée par Dame Camp. « C'est absolument la face d'un ange, moins ses boutons. » Malheureusement pour la cause de la liberté telle que représentée par la Hongrie, elle a trop de boutons ; vérité et ment, on peut dire qu'ils équivalent à des pustules.

Quant à Louis-Napoléon et à la révolution ou coup-d'état du 2 décembre, les catholiques peuvent avoir et ils ont des opinions bien différentes ; mais tous ils s'accordent sur ce point que, quels qu'aient pu être les motifs du président, le résultat en a été favorable à la cause du bon ordre, et par conséquent, à la vraie liberté ; que la révolution de décembre 1851 a prévenu les horreurs qui menaçaient l'Europe de la révolution de mai 1852. Nous pouvons donc accepter cet événement et en rendre grâce, sans en approuver aveuglément l'auteur, et sans chercher à pallier quelques-unes de ses mesures, telles, par exemple, que celle de la confiscation des biens de la famille d'Orléans. Nous pouvons accepter le dur régime imposé par Louis-Napoléon, sans le considérer comme le meilleur de tous les gouvernements possibles, mais seulement comme le seul gouvernement praticable en France au moment actuel, et cela, grâce aux démocrates et aux révolutionnaires, qui, en abolissant tout respect pour l'autorité, ont rendu la liberté impossible, et n'ont point laissé à la France une troisième alternative entre l'anarchie et le despotisme, entre le soldat et la populace. Nous pouvons accorder que le gouvernement de la bayonnette est mauvais, mais enfin ce gouvernement de la bayonnette est préférable à l'absence de tout gouvernement ; et, tandis qu'il est permis de regretter qu'un gouvernement soit réduit à une semblable alternative, nous devons certainement nous réjoindre et rendre grâce à Dieu de ce que, dans sa bonté, il lui ait plu, même par de tels moyens, de réfréner les passions des énergumènes et des socialistes sanguinaires. Ceux qui, en France, accusent Louis-Philippe d'avoir soustrait environ six cents millions à l'état, sont peut-être les mêmes qui aujourd'hui accusent Louis-Napoléon d'avoir enlevé ces mêmes biens pour les réunir au domaine de France.

LES CATHOLIQUES ROMAINS AUX ÉTATS-UNIS. — L'annuaire catholique pour 1852 contient la statistique complète de l'Église Catholique dans le territoire de l'Union, calculée en grande partie sur des documents officiels. Il en résulte que le nombre des Archevêques aux États-Unis est de 6, celui des Evêques, 26 ; qu'il y a 1,385 prêtres, 1,411 églises, et une population catholique de 1,980,000, comprenant 115,000 âmes en Oregon, Californie, au Nouveau-Mexique et sur le territoire indien. En Angleterre ainsi qu'en Écosse, l'on compte 694 églises et chapelles catholiques avec 972 prêtres desservants ; en Irlande, 2,295 églises et 2,252 prêtres.

On s'attend à une commutation de la peine capitale à l'égard du meurtrier Marvell, mais rien n'autorise encore à dire qu'elle aura lieu. Cependant le terme fatal approche, et d'entre les journaux qui invoquent le parti de la clémence, nous remarquons le Pilot dont les appels pressants en faveur du condamné s'appuient sur toutes les considérations auxquelles puisse prêter un tel sujet.

LECTURES DE M. BROWNSON. — Nous ne pouvons aujourd'hui donner une analyse du dernier discours de M. Brownson sur le protestantisme ; mais nous faisons souvenir qu'il reprendra ce soir, au même lieu, à huit heures, la dissertation annoncée pour en venir seconde partie de son sujet : « POUVOIR SUR UN CATHOLIQUE ? »

Le Montreal Gazette annonce dans les termes qui suivent, cette troisième lecture du Dr. Brownson :

« M. Brownson lecturera aussi de nouveau ce soir, dans la Salle des Odd Fellows. Nos concitoyens catholiques romains remplissent la salle à chaque des soirées où il parle, et ils paraissent être fortement impressionnés par ses discours. »

Voilà un énoncé de fait très véridique d'abord, ce qui ne laisse pas d'être agréable en pareil cas à des lecteurs catholiques de la part d'un confrère de communion différente, puis tout à fait exempt de commentarice qui vaut mieux à tout prendre, qu'un commentaire insistant tel qu'en procurent certains s'feuilles de sentiments hostiles à notre croyance. Autant d'ailleurs à l'avantage du Montreal Gazette. Maintenant, voici comme un journal canadien français de cette ville fait allusion aux lectures de M. Brownson. On verra à quel point cela contraste avec le langage fort convenable du Montreal Gazette.

« Montréal est dans ce moment la proie des lectures. C'est, d'un côté, M. Brownson, enseignant la religion à 30 sous par tête, pendant que nos pasteurs enseignent aussi bien gratis de l'autre, c'est M. Emerson qui a commencé à nous faire comprendre l'Angleterre, et qui va continuer à nous donner la connaissance de la « puissance » etc. etc. Ces messieurs parlent bien tous deux. »

Nous nous sommes rendu parfois à des lectures annoncées à 15 sous par tête, et franchement nous avouons que c'était un peu cher ; il nous fallu même en convenir en dépit du commentaire imprimé par lequel on assignait à ces élocutions une valeur assurément contestable en les prononçant d'une toute autre manière qu'on ne le fait des enseignements donnés gratis ou de « la religion enseignée à 30 sous par tête. » Nous voyons aujourd'hui le public se porter en foule aux lectures de M. Brownson. C'est grand dommage vraiment, car cela est très peu philosophique, bien que cela soit le goût du plus grand nombre. L'ironie n'y peut absolument rien ; qu'y faire ? Et cependant quel malheur pour ce bon public de s'engager à un tel point des discours de M. Brownson ! !!!

Disettes Locales.

Une lettre du Dr. Harvey publiée par la Voice du Peuple, contient d'intéressants détails sur la détresse qui pèse en ce moment sur les colons du Saguenay, hors d'état, à ce qu'il paraît, d'ensemencer leurs terres, et réduits à se voir en proie à l'alternative d'émigrer ou de périr si on ne leur porte immédiatement secours. M. Harvey estime à moins de deux mille louis la somme nécessaire au soulagement de cette pénurie extrême ; et c'est pour conjurer les malheurs de cette position, avant qu'elle ne devienne irrémédiable, qu'il en appelle à la libéralité du gouvernement exécutif, l'engageant à ne prendre conseil que de lui-même pour venir en aide à la jeune colonie agricole du Saguenay.

La famine menace également de sévir dans la population des townships de l'Est. Le Journal de Québec du 17 publie une lettre sans nom d'auteur adressée du fond de ces établissements recueillis au Secrétaire-Provincial, honorable A. N. Morin, le suppliant d'obtenir assistance en faveur d'un grand nombre de malheureux exposés à périr aussi de la faim. Le correspondant signale ainsi les causes de cette détresse indécible :

« Dans le mois de septembre dernier, le froid se fit sentir plus tôt qu'à l'ordinaire, et un gelée détruisit complètement la récolte des grains, spécialement dans South Ham et Stratford. Les colons auraient encore pu éviter une misère complète en vivant de patates pendant les dix mois suivants. Mais elles venaient d'être épuisées dans une grande partie des townships de l'Est ! Pour comble de malheurs, la neige est tombée en telle abondance qu'elle s'y trouve encore à quatre pieds de hauteur, ce qui empêche les malheureux colons de fai-

tourèrent. C'était un tumulte de voix confuses.

Tout à coup le silence se fit. Olympia venait de prélever au piano par de nouveaux accords ; mais ce n'était plus la plainte mélancolique d'un chant plaintif et de douleur, c'était un chant patriotique dont chaque note, puissante et énergique, retentissait comme une fanfare sonore.

On doit le penser, l'enthousiasme était extrême ; un murmure frénétique accueillait chaque phrase et pas une voix, pas même celle de sa mère, ne s'élevait pour dire à Arthur :

— Enfant, là est l'abîme, la douleur, là peut-être, pour toi, après. . . le déshonneur !

Les chants patriotiques Italiens ont surtout une vigueur, une rudesse d'expression toute exceptionnelle et qui leur est propre. Ils achevèrent de jeter le trouble et le tumulte dans cette jeune tête déjà si bouleversée.

Arthur battit des mains avec un enthousiasme convulsif. La fièvre était sur ses lèvres, dans ses yeux et dans son cœur.

— Princesse, dit DeLentroy, le chant patriotique l'a électrisé ; je crois que nous en ferons quelque chose.

— Je le pense bien, dit la Princesse.

— Princesse !

— Quoi ?

— S'il allait me chercher quelque chose ?

— Vous ne vous battez pas.

— Vous croyez ? . . . Il vient de me lancer un regard !

n'avez jamais chanté avec plus de verve et de brio.

— Des compliments dans votre bouche ! . . .

— Je suis le contraire. . . . Regardez donc Faustin et LaVillière ; ils conspirent là-bas avec acharnement.

— Faustin a la véritable vocation ; vous n'êtes qu'un conspirateur de contrebande, mon cher DeLentroy ; vous jouez un rôle.

— Si je le joue bien. . . . Le marquis de Saverney s'approche.

— Alors, allez vous en, je n'ai plus besoin de vous.

— Grand merci du compliment ; puisque vous me renvoyez, je vais aller conspirer avec l'ami Faustin, pour faire quelque chose.

Comme il était à-peu-près une heure du matin, les invités de la princesse s'en allèrent peu à peu. Il ne restait guère plus que l'alsacien, ce jeune homme blond, Faustin, DeLentroy et LaVillière.

Le jeune homme blond, fidèle à ses penchans, proposait un moyen infaillible ; c'était de mettre le feu aux quatre coins de Paris, et puis aux Tuileries, après s'être partagé en sections les différents quartiers.

Chacun s'écoutait avec intérêt, car il avait la parole facile et parlait avec une aménité maniérée vraiment pleine de charmes.

Il y avait bien là un patriote à longue barbe, qui s'appelaient l'aristocrate des démocrates, mais qui, cependant, était forcé de reconnaître que sa proposition avait du bon.

DeLentroy souriait selon son ordinaire. LaVillière s'approcha de la princesse.

— Tout marche bien, dit-il, rappelez-vous de

nos conventions. La vue de ce jeune homme, le nom qu'il porte, ont ranimé en moi toute ma haine.

— Je n'oublie rien, dit-elle.

— Dans dix jours, il doit y avoir une grande réunion, il faut que ce jour-là le marquis DeSaverney vienne y prêter le serment de mort qui s'achèvera à nous.

— Il y viendra, répondit la princesse d'une voix fière. Emmenez ces messieurs.

— Vous êtes fatiguée.

— Non, mais je désire être seule.

— A la bonne heure, dit LaVillière.

Arthur se retira à travers les rues sombres de la cité.

Le silence qui l'environnait allait à la tristesse de son âme, et le vaste manteau noir dont la nuit l'enveloppait semblait le lineolé qui devait emporter au ciel tous ses beaux rêves de gloire et de bonheur. Le bruit joyeux et l'agitation de la vie commune sont un sarcasme pour les cœurs qui souffrent.

Cinq heures étaient près de sonner quand il arriva à la rue des postes.

A peine avait-il frappé à sa porte, qu'elle s'ouvrit ; car M. Vancelay, inquiet de ne pas avoir entendu Arthur rentrer, et poussé par ce pressentiment que donnent au cœur les grandes préoccupations, avait deviné que ce n'était pas les joies d'une fête qui attendaient le jeune DeSaverney. Il était descendu à la loge du portier.

Pendant qu'Arthur errait ainsi à ses tristes résolutions de mort, combien il était loin de penser qu'un cœur ami, dévoué jusqu'aux derniers limites de l'abnégation, veillait et

attendait pour lui !

Sa pensée était tellement absorbée qu'il ne vit pas M. Vancelay, qui était devant lui, et dont les yeux pleins d'anxiété interrogeaient son visage pâle et défait.

M. Vancelay avait une trop grande expérience de la vie, pour se tromper à l'aspect de la douleur. Il s'appuya sur la rampe de l'escalier et resta longtemps, ainsi plongé, lui aussi, dans le délire de ses pensées.

— Mon Dieu ! dit-il enfin, d'une voix où il y avait autant de supplication que de découragement, votre colère est donc éternelle, et l'expiation de ceux qui vous ont offensés est toujours incomplète ! Ma vie, seigneur, n'a été assez remplie de cruelles épreuves et d'isolement ! Le vieillard, courbé par l'âge, par le remords et l'abandon, remplacé l'homme que la fatalité avait jetté dans les luttes fratricides et sanglantes ; voilà que vous le punissez encore dans la seule joie restée à son cœur tant de fois déchiré ! Voilà que vous le faites encore souffrir par la souffrance de ce pauvre enfant qui entre à peine dans la vie, car vous savez, vous, mon Dieu ! ce qui m'attache à lui ; car vous savez ce qui doit être un secret éternel entre le monde et moi ! Épargnez moi, mon Dieu ! . . . Épargnez moi dans cet enfant ! . . .

Il pendant que le vieillard levait au-dessus de sa tête ses deux mains jointes, deux larmes échappées à ses yeux coulaient le long des rides qui sillonnaient ses joues.

Un instant après, il montait l'escalier.

Il s'arrêta devant la porte d'Arthur, écouta, puis entra chez lui.

Il faisait à peine jour : on sonna à sa porte.

Le vieux Vancelay courut ouvrir, car c'était bien étrange qu'on vint chez lui à cette heure si matinale. Ce ne pouvait être que le domestique de M. DeSaverney, ou Madeleine, la fille de Dominique.

Tout un monde de pensées traversa sa tête. C'était Arthur.

— Comment, c'est vous, M. Arthur ? dit le vieillard éperuvé de la pâleur répandue sur les traits du jeune homme : vous serait-il arrivé quelque malheur ?

— Je viens vous parler, M. Vancelay, dit celui-ci doucement en fermant la porte.

M. Vancelay ne trouva pas un seul mot à répondre, car le visage d'Arthur avait une tristesse résignée que le pauvre vieillard sentit tout son corps trembler par le pressentiment d'un grand malheur imminent.

Il suivit Arthur, qui se dirigeait vers la petite pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

— Monsieur Vancelay, dit-il, en s'efforçant de donner à sa voix une expression calme et naturelle ; vous savez que mon grand père le duc De Saverney a été appelé il y a huit jours à sa terre de Provence, pour des affaires importantes ; une réponse que je dois recevoir dans la journée peut nécessiter mon départ si subit que je n'aurai peut-être pas même le temps de rentrer chez moi ; c'est dans ce cas, Monsieur Vancelay, que je viens vous demander un petit service : si demain matin vous ne m'avez pas revu, c'est que j'en serai parti ; alors vous voudrez bien faire parvenir cette lettre et ce petit paquet cacheté à mon père.

(A continuer.)